

Article

« Écriture et histoire : essai d'interprétation du corpus littéraire québécois »

Jean-Marcel Paquette

Études françaises, vol. 10, n° 4, 1974, p. 343-357.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036588ar>

DOI: 10.7202/036588ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Écriture et histoire

*Essai d'interprétation
du corpus littéraire québécois*

Il convient d'être généreux : la notion de corpus englobera ici toute manifestation qui a pris un jour ou l'autre la trace et la forme de l'écriture, depuis 1534 jusqu'à ce jour. Cette générosité nécessaire est même l'indice, dirait-on, à quoi se reconnaissent les littératures de constitution récente : il n'intervient dans le processus de leur formation aucun de ces grands principes culturels de discrimination des textes qui, partout ailleurs, servent à simplifier la multiplicité de la production littéraire en la départageant entre la mémoire et l'oubli. Et tel recueil de vers qui n'aurait même pas obtenu la quatrième couronne aux Jeux floraux de Toulouse, se trouve promu ici ou là, au rang d'épopée nationale et fêté comme l'expression cosmogonale d'une nation, pour ne pas abuser des mots. À plus forte raison, pour la littérature d'un peuple conquis, *tout* concourt à fonder son identité; l'identification y devient le fondement même de l'activité littéraire, et son histoire est le plus souvent l'histoire même de son extrême difficulté à se constituer sur un autre projet que celui-là. Son existence, à vrai dire, n'est jamais le fruit d'une nécessité anthropologique fondamentale mais le produit d'une

volonté d'auto-affirmation de soi face aux modèles déjà fortement constitués des grandes littératures, que l'on se défend bien cependant de vouloir imiter, mais que l'on imite quand même, ne serait-ce que dans le fait de privilégier le statut de l'écriture dans la fondation de la culture. On pourrait dire de la fonction du littéraire dans les nations qui ont vu le jour à l'époque moderne, ce que Rousseau disait de l'amour, à savoir que c'est un sentiment que l'on n'aurait jamais eu l'idée d'éprouver soi-même si l'on n'avait pas appris par les livres qu'il existait. Jamais, pourtant, ne s'est-on posé la question fondamentale : pourquoi faudrait-il donc qu'il y ait littérature ? C'est par l'absence d'une réponse à cette question qu'on peut expliquer l'étrange phénomène de l'existence d'écrivains romanciers dans des populations à 90% analphabètes, comme ce fut le cas au Bas-Canada en 1837, année de la parution du premier roman dont le projet était moins de définir un univers que de servir d'appoint et d'appui à l'identification nationale ; si bien que cette année-là est aussi l'année du premier soulèvement armé des populations contre la domination britannique. À trois ou quatre années près, coïncidence plus étrange encore, c'est aussi l'époque de parution du premier roman en Haïti, du premier roman en Australie, du premier roman au Brésil. C'est que le Romantisme européen, issu du soulèvement des peuples consécutif à la Révolution française, venait d'inventer cette idée sans doute fort généreuse, que le peuple est, en dernière instance, le créateur de l'univers qui hante les Lettres et que toute littérature, en conséquence, ne peut être conçue que comme l'expression d'un peuple, d'une nation. Et c'est de cette idée généreuse que sont nées, toutes vers la même époque, les littératures nationales des petites communautés humaines du Nouveau et de l'Ancien Monde, aussi bien de Bohême que d'Argentine. Il importe donc de resituer dans ce contexte, je ne dis pas : le fait de la naissance de toute littérature nationale, mais le fait que le phénomène de l'écriture a été perçu simultanément, avec les rébellions, comme le corollaire de la naissance d'une conscience nationale. C'est la constitution d'une communauté nationale, elle-même définie par les frontières de son destin

historique, qui sert dès lors de critère à l'affirmation de l'existence d'une littérature. Il arrive d'ailleurs encore en nos pays que l'intérêt pour la littérature nationale soit moins l'intérêt que l'on porte à la chose écrite que la satisfaction déguisée de l'intérêt que l'on porte à soi-même, promu au rang d'être collectif. Ainsi s'explique la curieuse épistémologie qui fait naître vers le premier tiers du XIX^e siècle, dans la conscience qu'elle a d'elle-même, la littérature de langue française du Québec.

Pourtant, l'ensemble des textes écrits entre 1534 et 1760 forme un corpus qui n'est en rien négligeable, puisqu'il traverse successivement, en en portant toutes les marques, la Renaissance, le Siècle classique et celui des Lumières. Si l'on excepte l'œuvre de ce Marc Lescarbot qui fut, dès avant 1610, à la fois le premier poète avec les *Muses de la Nouvelle-France*, le premier dramaturge avec le *Théâtre de Neptune* et le premier historien avec son *Histoire de la Nouvelle-France*, tous les textes écrits entre 1534 et 1760 sont résolument soudés et retenus comme par nécessité à l'histoire, à cet événement fondamental que représente l'établissement de la colonie, avec tout ce qu'il comporte de reconnaissance des lieux, de descriptions des populations indigènes, d'émerveillements sans cesse renouvelés devant les paysages, d'exhortations aussi et de suppliques répétées lorsque d'aventure la Métropole semble ne pas se rendre compte de l'aventure capitale que constitue l'établissement d'une autre France au Nouveau Monde. Ce qui caractérise globalement tous ces textes, c'est la forme indéfectiblement liée à la fonction qu'elle a pour mission de remplir, et qui consiste à découvrir à l'autre l'objet de sa découverte. Forme unifiée, va sans dire, mais que nous pouvons cependant répartir en trois groupes d'œuvres : *les récits de voyages* (tels ceux de Cartier, de Champlain, de Jolliet, de La Hontan), *la correspondance* (telles ces inestimables lettres adressées pendant tout le XVII^e siècle à leurs supérieurs de France par les missionnaires jésuites et mieux connues sous le nom de *Relations des jésuites*, les lettres de Madame Bégon, celles de Marie de l'Incarnation), enfin *l'historiographie* qui donne déjà si tôt au pays sa mémoire (c'est Lescarbot,

Sagard, Boucher, c'est La Potherie, Perrot ou Sœur Morin). De ce dernier groupe ressort avec une netteté évidente, tant par l'ampleur et la réussite de son projet que par le rôle qu'elle assumera rétrospectivement dans l'articulation des périodes littéraires, *l'Histoire et description de la Nouvelle-France* de François-Xavier de Charlevoix; elle était encore au début de ce siècle le livre de chevet du gendre de Marx, le Créole Paul Lafargue, mais (il faut y voir un signe), parue à Paris en 1744, elle n'a jamais été rééditée depuis lors. Cette œuvre, véritable somme, vient résumer et assumer, à la fin du régime français qui s'achève, tous les textes antérieurs. J'en aurai suffisamment montré toute l'importance en citant un bref extrait de la préface anonyme à l'édition anglaise parue à Londres en 1763 (année de la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre) : (je traduis) « C'est à la lecture de cet ouvrage en particulier que nos Ministres se sont formés une idée de l'importance que représentait le Canada et des immenses avantages qui pourraient éventuellement en être tirés. » Autrement dit, cet ouvrage qui informait la représentation innocente que l'on pouvait se faire de tout le passé de la Nouvelle-France, allait contribuer malgré lui à transformer son avenir très proche. La colonie, au septième jour de sa longue genèse, sautait sans le détour des Évangiles tout de go à l'Apocalypse, laquelle fut signée par ses auteurs en 1763 au bas du Traité de Paris : c'était la Conquête.

D'un bout à l'autre du corpus des textes de la Nouvelle-France se répondent le *Bref Récit* de Cartier et le *Journal* de Montcalm, la découverte et la défaite. Du premier, le seizième Atkinson a écrit dans ses *Nouveaux horizons de la Renaissance* : « On dirait que cet ouvrage (...) a été traduit d'un texte anglais, par quelqu'un qui ne savait pas suffisamment les deux langues. » Voilà qui inaugurerait bien : présage ou prédestination? À l'autre bout, Montcalm, au soir de la défaite, déjà à l'agonie, dira : « Je meurs content, car je ne verrai pas les Anglais entrer dans Québec. » Pour montrer par anticipation la logique du corpus dans son entier, je citerai un écrivain contemporain qui ajoutait en 1970 aux paroles historiques de Montcalm cet appendice jugé indis-

pensable : « Et moi je dis que je ne tiens pas du tout à mourir, car je voudrais bien les voir sortir. » Ainsi donc, et dès son origine, l'écriture est-elle retenue, de par sa fonction même, à un certain processus d'historicisation comme à une matrice primordiale; mais l'histoire comme procès n'y a pas encore été transformée en destin, et sans doute les textes engendrés par elle seraient-ils restés de l'ordre de l'historiographie s'il n'était pas survenu le reste. Et c'est, dirait-on, l'avenir ici qui les affecte d'un statut particulier; c'est la suite qui leur confère la valeur d'une sorte de livre sacré donnant accès au paradis perdu. Car il y eut une suite.

Dans la Nouvelle-France devenue anglaise étaient demeurés 60 000 habitants français, ce qui n'est pas assez pour former un peuple, mais qui est néanmoins suffisant pour constituer une « communauté » où paraîtra peu à peu la conscience de former une nation avec ce que cela suppose de besoins collectifs pour survivre. Survivre, c'est ce qu'on allait faire : arracher à l'histoire le droit à l'histoire, avec cependant le sentiment de plus en plus aigu de vivre dans ses marges. De 1760 jusqu'à nos jours, en fait, le corpus littéraire du Québec se présente comme un seul bloc dont l'axe central est l'historicité : plus encore qu'un thème l'histoire est un spectre qui hante la conscience collective et demande vengeance. Cette image shakespearienne n'est pas exagérée; Jacques Ferron, que j'ai cité tout à l'heure, à propos de Montcalm, pouvait écrire en 1965 :

À Stratford le fossoyeur sort la tête du trou. Ça va mal en Ontario : Hamlet reste bouche bée.

— Alors, accouche!

Mais il ne peut pas : le to-be-or-not-to-be, il ne l'a plus, nous le lui avons pris.

Ce sentiment trouble qu'une ambiguïté essentielle se trouve à la base de l'existence historique est si largement répandu qu'il peut à la rigueur servir à définir la totalité des manifestations littéraires du Québec et à leur donner, en même temps que sa cohérence, sa spécificité. Le premier texte écrit au lendemain de la Conquête se présente comme une pétition adressée au roi d'Angleterre réclamant le droit à l'existence

de la langue et du droit français ; et sans doute les éditoriaux des quotidiens de ce matin, à Montréal comme à Québec, portent-ils sur la même question : la continuité est remarquable. Mais par la suite de ce premier texte, on écrira de moins en moins, si bien qu'en 1826, à la veille de la résurgence de l'activité littéraire, une nouvelle pétition, dite « contre le gouverneur Dalhousie », adressée également au roi d'Angleterre, porte, sur 87 000 signatures, pas moins de 78 000 croix. On ne savait plus écrire, on ne savait plus lire non plus. C'est dans ces circonstances que Philippe Aubert de Gaspé fils écrira son premier et unique roman, *l'Influence d'un livre*, roman au titre paradoxal pensez donc ! dans une population où le livre en question ne pouvait avoir aucune sorte d'influence, partant aucune nécessité, aucune fonction. On savait quand même manier les fusils cette année-là ! Mais à la suite des vains soulèvements de 1837 et 1838, Lord Durham pouvait écrire dans son fameux *Rapport* : « c'est un peuple sans histoire et sans littérature ». Il n'en fallait pas plus pour mettre en branle les « nécessités de l'écriture ». François-Xavier Garneau (1809-1866), sous le coup du *Rapport Durham*, se met à la tâche et va bientôt donner en 1845 à la nation canadienne ce qui peut être considéré comme sa première vision historique en même temps que sa première œuvre d'envergure et de statut proprement littéraire depuis la Conquête. Entre ces deux dates, l'écriture accompagne comme une ombre la lutte pour le droit à l'histoire ; elle prend deux formes : le journalisme et l'éloquence, fonctionnement politique par excellence du littéraire. Le journalisme est une parole adressée tantôt à l'occupant, tantôt à cette mince couche de la population qui sait encore lire et constitue l'avant-garde de l'action militante ; l'éloquence s'exerce à l'assemblée parlementaire et, à l'intention des populations, dans les assemblées politiques qui constituent le phénomène sans doute le plus marquant de la vie publique canadienne du XIX^e siècle. Journalistes et orateurs ont été, sont ou seront un jour députés. Et les figures les plus marquantes de cette époque, marquantes en ce qu'elle résumait toute l'activité littéraire du XIX^e siècle, sont Étienne Parent (1802-1874), journa-

liste au *Constitutionnel*, député du Saguenay (cela va de soi) et Louis-Joseph Papineau (1786-1871), député et père de la Rébellion de 1837-1838. La figure de ce dernier est si grande qu'elle a donné lieu à une expression populaire : « la tête à Papineau » qui désigne un homme supérieurement intelligent. Si l'on devait résumer l'activité journalistique et oratoire du XIX^e, il faudrait la placer tout entière sous la phrase tragique de Parent écrite au lendemain de la Rébellion de 1838 : « Dieu, dans sa bonté, a laissé l'espérance aux opprimés, et c'est tout ce qui reste! » Et pour donner une idée de l'ampleur de ces deux versants de l'écriture, je donnerai quelques chiffres : il a paru en tout et pour tout au XIX^e siècle, 193 œuvres poétiques, 75 romans, 100 pièces de théâtre et 2 000 recueils d'essais, composés pour la plupart de collections d'articles de journalistes ou de discours d'hommes politiques.

L'année où paraît le dernier des trois tomes de *l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de Garneau, en 1848, paraît également le premier des quatre tomes du *Répertoire national* de James Huston, collection de tout ce qui s'était écrit depuis le début du siècle, publié ou inédit : petits poèmes, petits contes de Noël, petits articles, petites compositions, c'est tout juste si n'y figuraient pas les travaux scolaires des quelques étudiants des quelques collèges encore en activité. Le *Répertoire* venait relayer et compléter à la fois *l'Histoire* de Garneau. On avait donné au jugement de Durham un démenti formel, l'honneur était sauf : nous avons donc une histoire, nous avons donc une littérature. Jugez-en par ces vers du premier de nos poètes, Michel Bibaud :

Si je ne suis Boileau, je serai Chapelain.

...

En dépit l'Apollon, je veux être poète.

Et pour longtemps encore l'acte littéraire sera condamné à réciter, et à reproduire du même coup, le processus historique qui le fait tel qu'il est, précaire, problématique, et faux lorsqu'il s'aventure dans un autre jeu que celui qui lui est imposé par les règles de son historicité problématique. Les écrivains semblent redire inlassablement pourquoi ils ne sont pas écrivains. Seule l'historiographie ne connaît pas ce scrupule.

pule et semble échapper par sa fonction même à ce statut. *L'Histoire* de Garneau est le monument par excellence de cette fonctionnalisation du littéraire et, partant, de la position particulière qu'elle occupe dans l'ensemble du corpus. Engendrée par l'historicité problématique, elle engendre à son tour toute une littérature de la problématique historique. L'animateur de ce que l'on appelle souvent à tort « l'école patriotique de Québec », l'abbé Casgrain, pouvait dire de cette œuvre : « Nous n'oublierons jamais l'impression profonde que produisit sur nos jeunes imaginations, l'apparition de *L'Histoire* de M. Garneau. Ce livre était une révélation pour nous. » C'est autour d'elle, en effet, que s'organise toute la production littéraire jusqu'à la fin du siècle. Des deux poètes les plus considérables nés de l'œuvre de Garneau, l'un Crémazie (1827-1879), s'exilera en France, l'autre, Fréchette (1839-1908), s'exilera aux États-Unis pour devenir... journaliste; comme par hasard, il avait été député à la chambre des Communes. Ces deux poètes avaient ainsi obéi aux lois secrètes de l'écartèlement, de l'ambiguïté et de l'impossibilité de vivre en poètes une aventure historique qui nie la poésie :

Albion de la Gaule, éternelle rivale,

Albion contre nous s'allie au Cannibale.

Une trilogie romanesque va bientôt se constituer sur le thème historique et donner à *L'Histoire* de Garneau sa traduction dans l'imaginaire : *Jean Rivard le défricheur* d'Antoine Gérin-Lajoie (1862), *les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé, père du premier romancier de 1837, enfin *Une de perdue, deux de trouvées* (1864) de Georges Boucher de Boucherville. Cette trilogie constitue, selon l'expression de l'historien de la littérature, Berthelot Brunet, « un commentaire aimable, d'un romanesque charmant, pour *L'Histoire* de Garneau. » D'où que l'on parte, en ce XIX^e siècle l'on revient toujours à Garneau et à son *Histoire*. Tout à la fin du XIX^e siècle cependant, un jeune poète tentera de briser le cercle de l'histoire : Émile Nelligan sera rappelé à la raison par la folie qui le fit sombrer à l'âge de 20 ans, en 1899, comme s'il ne devait pas voir la terre promise du XX^e siècle. Déjà interné, il écrira ces quatre vers :

Je sens voler en moi les oiseaux du génie
 Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris
 Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,
 Et que mon cœur brisé râle son agonie.

On ne joue pas impunément en dehors des règles de l'histoire. Et le xx^e siècle allait recommencer la même aventure, point par point : Olivar Asselin (1874-1937), journaliste du grand combat contre l'histoire et dont la pensée se résume en une phrase assez semblable à celle de Parent :

« Partis les cheveux au vent et les yeux dans l'azur du ciel, nous avons bientôt dû reconnaître en la juste addition de 2 et 2 la première condition d'existence des empires. Nous nous sommes assis sans nous plaindre devant des besognes autres que celles que nous avons rêvées, soutenus par l'espoir qu'un peu de justice sociale, un peu de bien-être et de bonheur national germerait un jour dans l'humus fécond de nos illusions mortes. »

C'était rue Notre-Dame en 1906 ; à quelques pas de là, en l'église Notre-Dame, en 1910, Henri Bourassa (1868-1952) improvisera le discours le plus retentissant que l'on avait entendu depuis celui de Papineau en 1837, en réponse au Cardinal Archevêque de Westminster qui venait rien de moins que de la part du Vatican nous proposer l'anglicisation totale, autrement dit la fin de notre tourment historique. Bourassa lui répondit sous des tonnerres d'applaudissements :

« Mais, dira-t-on, vous n'êtes qu'une poignée ; vous êtes fatalement destinés à disparaître ; pourquoi vous obstiner dans la lutte ? Nous ne sommes qu'une poignée, c'est vrai ; mais ce n'est pas à l'école du Christ que j'ai appris à compter le droit et les forces morales d'après le nombre et les richesses. Nous ne sommes qu'une poignée, c'est vrai ; mais nous comptons pour ce que nous sommes, et nous avons le droit de vivre. »

Cette année-là Bourassa, orateur, devient journaliste et fonde *le Devoir* dont Asselin devint le principal éditorialiste. Asselin était né l'année de la mort de Parent, et Bourassa était par sa mère le petit-fils de Louis-Joseph Papineau :

continuité biologique, pourrait-on dire, continuité dans le cheminement commun et la cause commune du journalisme et de l'éloquence. Tous les deux trouveront leur appui théorique et intellectuel dans l'œuvre de Lionel Groulx (1878-1967). Dès ses premiers travaux d'historien parus entre 1915-1921 sous des titres évocateurs (*Nos luttes constitutionnelles, Lendemain de Conquête, Vers l'Émancipation*) Lionel Groulx apparaît comme le maître de toute une époque, comme l'avait été Garneau en son temps, et lorsque paraîtra la somme de son *Histoire du Canada français depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, une modification importante sera intervenue dans le titre par ailleurs si étrangement semblable à celui de Garneau le « Canada français » a remplacé le « Canada » de Garneau, comme celui-ci avait remplacé la « Nouvelle-France » de Charlevoix. Par cette simple mutation lexicale nous pouvons mesurer d'un siècle à l'autre la transformation du destin historique d'un peuple à travers le genre littéraire qui le représente le plus exactement : l'historiographie. D'un siècle à l'autre le même cercle se boucle, avec cette différence, au xx^e, que la somme de *l'Histoire* de Groulx, au lieu d'inaugurer une époque, vient plutôt la clore en 1950. Aussi, la trilogie romanesque qui avait suivi *l'Histoire* de Garneau, va se reproduire maintenant, avec une singulière régularité, avant la parution de *l'Histoire* de Groulx, il s'agit de *Menaud, maître draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard (1896-), de *30 arpents* (1938) de Ringuet (1895-1960) et de *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy (1909-) : cette trilogie fait l'histoire de la transformation de la société québécoise depuis le début du siècle, de la résistance hystérique de Menaud, à la déchéance de civilisation paysanne chez Ringuet, jusqu'à la prolétarianisation de la population chez Gabrielle Roy. Rien n'y manque : le xix^e siècle s'est très fidèlement décalqué dans le xx^e; il n'y manque même pas l'exacitude du poète cherchant à briser l'historicité, y échoue et meurt d'une mort aussi prématurée que mystérieuse : ce Saint-Denys-Garneau (1915-1943) qui, mal à l'aise dans cette anti-chambre perpétuelle de l'historicité, écrivait dans ses *Jeux et Regards dans*

l'espace (remarquez bien : espace, négation du temps qui est *Histoire*), qui écrivait :

Identité
Toujours rompue
Le nœud s'est mis à sentir
Les tours de corde dont il est fait

Et :

Nous allons détacher nos membres
et les mettre en rang pour en faire un inventaire
Afin de voir ce qui manque
De trouver le joint qui ne va pas
Car il est impossible de recevoir assis tranquillement
la mort grandissant

Il récrivait dans la modernité l'aventure du romantique Nelligan. Saint-Denys-Garneau était l'arrière petit-fils de François-Xavier Garneau. Sans commentaire. Le passage de l'histoire à la poésie est une aventure mortelle, meutrière.

1960 : le cercle semble se briser. Un parti libéral renouvelé prend le pouvoir avec pour mot d'ordre « Maître chez nous », emprunté à Lionel Groulx. C'est la « Révolution tranquille ». Tous les espoirs sont permis. Les écluses de la parole s'ouvrent, débordantes. Un économiste dira de cette révolution, qu'elle fut l'affaire d'une demi-douzaine d'hommes politiques, d'une douzaine de hauts fonctionnaires et d'une centaine de poètes et de chansonniers. La poésie ne fait plus mourir. Mais le spectre de l'histoire est néanmoins toujours là. 1960 : au milieu de ces espérances, deux cris comme l'on en a jamais entendu : Gaston Miron écrit sa *Vie agonique*, Gilles Leclerc son *Journal d'un inquisiteur* : la poésie et l'essai ont relayé le journalisme et l'éloquence dans leur fonction. Mais cette entreprise est conçue chez l'un comme le NON-POÈME, chez l'autre comme le contraire de la littérature :

« Un penseur canadien-français est malgré lui un Don Quichotte. L'histoire et sa duperie l'y poussent. (...) La littérature n'a rien à voir avec la chirurgie visant à éventrer l'âme d'un peuple. Un inquisiteur est un boucher, si ma mémoire historique est fidèle, et il se respecte

assez pour parler le langage de sa profession [...] Je dénonce l'histoire du Canada, je me dénonce. »

Les deux aventures si semblables du poète et de l'essayiste se caractérisent en ceci que l'on y assiste à une métamorphose d'importance : le *JE* se substitue enfin au *NOUS* collectif qui était la personne obligée de tous les écrivains depuis la Conquête. C'est par le *JE*, ou à la rigueur par le *nous* du couple que le spectre est interrogé. Dans l'une de ses plus tragiques chansons, Claude Léveillée rompt soudainement le chant pour réciter ces vers :

« Mon amour, si tu le veux, nous irons dans une île non loin des côtes, y comprendre quelque chose. »

Y comprendre quelque chose : ce sera l'aventure des romanciers, surtout des jeunes. En 1964, André Major, Jacques Renaud et Laurent Girouard ont à peine vingt ans ; ils nous donnent une nouvelle trilogie : *le Cabochon*, *le Cassé*, *la Ville inhumaine* : un cri relayé de l'un à l'autre dans un langage neuf, provocateur, qui est celui-là même que nous a légué l'histoire. Et comme il n'y a plus d'historien — c'est la nouveauté du temps — la manivelle du récit romanesque se met à tourner pour reproduire dès l'année suivante l'amorce d'une trilogie : *la Nuit* de Jacques Ferron (1965), *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais (1965) qui ne sera rejoint qu'à la fin de 1973 par *l'Hiver de force* de Réjean Ducharme : remarquez bien les titres, ils nous ramènent à la temporalité, et si *la Nuit* est l'histoire du Québécois qui comme Faust retrouve son âme, si *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est le récit d'une civilisation tronquée qui se dépouille de ses derniers lambeaux avant de se voir enfin nue, *l'Hiver de force* marque le retour par le récit dans les profondeurs du néant de l'histoire. Le récit se termine sur ces mots :

Puis demain, 21 juin 1971, l'hiver va commencer, une dernière fois, une fois pour toutes, l'hiver de force (comme la camisole), la saison où on reste enfermé dans sa chambre parce qu'on est vieux et qu'on a peur d'attraper du mal dehors, ou qu'on ne peut rien attraper du tout dehors, mais ça revient au même.

Retour à l'historicité problématique, conçue cette fois comme le vertige irrémédiable de l'anéantissement; une sorte de crépuscule des gueux de l'histoire. Miroir si terrifiant du néant prochain que l'on refuse de s'y voir; au point qu'un journal donnant récemment la liste des best-sellers de la semaine, répartis en « livres québécois » et « livres étrangers », plaçait *l'Hiver de force*, croyez-le ou non, parmi les « livres étrangers ». Le roman a en effet été édité à Paris chez Gallimard. Mais *l'Histoire de la Nouvelle-France* aussi, en 1744. De l'un à l'autre des romans de cette trilogie non concertée se tisse la plus étrange des complicités, et des trois ensemble avec le passé le plus lointain de la mémoire historique : ainsi l'un des deux personnages principaux de *la Nuit* se nomme *Archibald Campbell*; or François-Xavier Garneau juste avant de se lancer dans l'entreprise de son *Histoire* était le clerc de notaire chez un certain Archibald Campbell à Québec; c'est ce personnage qui dans *la Nuit* écrit des Canadiens français :

Ils forment un peuple bizarre, né sous une domination étrangère, un peuple patient et insoumis qui attend son heure et n'obéira jamais de plein gré qu'à lui-même (...) La partie approche de sa fin (...) Si l'on éprouve quelque sympathie pour eux, par atavisme irlandais, gallois ou écossais, qu'on se dise bien que la meilleure façon de les aider est encore de chercher à les perdre.

Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, du personnage principal quoiqu'invisible, et qui passe comme une ombre sur l'enfer de tout le récit, enfant au berceau, il est dit : « L'hiver a été dur, mais le printemps sera meilleur (...) Emmanuel sortait de la Nuit ».

Emmanuel entre *la Nuit* de Ferron et *l'Hiver* de Ducharme; et le plus étrange de tout : le couple suicidaire du roman de Ducharme porte le patronyme de Ferron! Ferron, qui vient d'écrire, dans son dernier livre paru en même temps que celui de Ducharme, à propos précisément de l'aventure littéraire comme prise de conscience de soi :

Prendre conscience de soi, ce n'était pas nécessairement se comprendre. Comme nous ne léguons pas grand-chose

au monde, qu'au moins le croque-mort sache qui il préparera pour sa dernière parade.

Et à peu près tous les textes importants publiés ces trois dernières années sont emportés à des degrés divers dans ce vertige. Voici les derniers mots d'un essai capital de Jean Bouthillette, *le Canadien français et son double* (1972) :

La conquête avait engendré en nous le terrible dialogue de la liberté et de la mort. (...) Mais à l'heure de tous les possibles et des échéances déchirantes, ce que doit d'abord vaincre notre peuple, c'est sa grande fatigue, cette sournoise tentation de la mort.

En épigraphe de ce livre, une citation de Gaston Miron : « Dites-le en prose, s.v.p. ! » C'est un ordre péremptoire, un commandement impérieux de l'initiateur de la grande poésie des années 60, qui depuis la parution de sa somme, *l'Homme rapaillé*, est retourné à l'oralité, autant dire au silence.

La poésie qui tuait est morte. Faut-il y voir un signe de l'aboutissement prochain de quelque chose? Franz Fanon, dans *les Damnés de la terre*, note en effet qu'« une loi de l'expression veut que les manifestations poétiques se raréfient à mesure que se précisent les objectifs et les méthodes de la lutte de libération. Voyons ce qu'est devenu le prophète qui accompagnait sur le mode de la prose blessée l'aventure poétique de Miron en 1960, Gilles Leclerc. Depuis son *Journal d'un inquisiteur*, il s'était tu — un long silence dont il a tenté de sortir ces derniers mois par la publication d'une sorte d'apocalypse intitulée *les Grands Cocus*. Ce manuscrit de 700 pages, refusé par quatre éditeurs, reste encore inédit. Il n'en constitue pas moins le dernier jugement en date sur l'état des rapports entre l'écriture et l'histoire au pays du Québec. Son sous-titre est : « Essai raté sur un sujet grotesque ». Autrement dit : écriture sur l'histoire. Finalement, ce peuple « sans histoire et sans littérature », n'aura été qu'histoire (tant elle a pesé sur lui) et que littérature (tant la fonction de l'écriture aura été pour lui autre chose qu'un amusement). *Les Grands Cocus* s'achèvent néanmoins sur cette phrase : « Prolongée sur un siècle ou deux, une banqueroute historique peut avoir l'air d'une partie de plaisir. » Ainsi donc les

deux piliers de l'écriture nouvelle depuis 1960 se retrouvent dans le goulot d'étranglement et rejoignent dans un même tremblement les ancêtres les plus lointains. Il reste encore bien peu d'années pour savoir si l'Histoire aura lieu ou pas. Quand à l'aventure de l'écriture qui s'abîme de génération en génération dans la contemplation du spectre, on peut lui appliquer cet axiome de Franz Fanon, à savoir que « la grande erreur est de tenter des inventions culturelles, de revaloriser la culture autochtone dans le cadre de la domination coloniale. »

JEAN-MARCEL PAQUETTE